(Lecture de) Un Breton des lettres, 1806-1854

Jean Le Bihan

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2754>

DOI : 10.4000/abpo.2754

ISBN : 978-2-7535-3407-0

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 27 mars 2014

Pagination : 198-201

ISBN : 978-2-7535-3405-6

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Jean Le Bihan, « (Lecture de) Un Breton des lettres, 1806-1854 », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 121-1 | 2014, mis en ligne le 27 mars 2014, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2754> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.2754>

CHEVALIER Jean-Joseph, *Le mouchoir rouge Cholet, Histoire d'un tissu à message(s)*, Saint-Jean-des-Mauvrets, Éditions du Petit Pavé, 2013, 111 p.

Le mouchoir rouge de Cholet, tissu du quotidien par définition, n'a jamais fait l'objet d'une étude historique. C'est chose faite aujourd'hui, grâce à Jean-Joseph Chevalier, déjà connu pour ses ouvrages sur l'histoire de l'industrie choletaise.

Dans un court ouvrage, mêlant témoignages, archives et illustrations de belle facture, il retrace cette naissance historique devenue réalité économique. C'est la marquise de La Rochejaquelein qui, dans ses Mémoires largement diffusées au XIX^e siècle, décrit Henri de La Rochejaquelein toujours vêtu de ces petits mouchoirs qui furent alors durablement associés à la guerre de Vendée. Peu à peu, la culture régionale en a fait le symbole de la réussite choletaise : Botrel d'abord, avec sa chanson en 1897, célébrant un soldat de 1793 et récupérée par les cercles royalistes (p. 24) ; Lanceleur et Joguet ensuite, deux industriels au tournant du siècle, qui espèrent des retombées économiques de la fabrication de ce mouchoir rouge, devenu peu à peu un « produit dérivé d'un succès musical », comme l'écrit Jean-Joseph Chevalier (p. 39). Il est le cadeau que l'on offre lors des grandes manifestations sportives, musicales ou politiques. L'antonomase est la preuve que la greffe est réussie : les « mouchoirs rouges » deviennent tout simplement les « cholets ». Le folklore n'est pas loin, quand on y ajoute les portraits de chefs vendéens, et plus seulement celui de « Monsieur Henri ».

À partir de 1965, sous l'action du nouveau maire de Cholet, Maurice Ligot (1965-1995), on imprime sur le mouchoir rouge les inaugurations de bâtiments choletais, tels le nouveau foirail, la nouvelle bibliothèque et même le boulevard périphérique (cf. la photo p. 70) : le mouchoir est un support nouveau qui permet de retracer ainsi les grandes étapes du développement de la ville. Comme tout élément folklorique, très répandu, le danger qui guette ce tissu est la « ringardise », et selon Jean-Joseph Chevalier, le successeur de Maurice Ligot, Gilles Bourdouleix, l'a nettement moins mis en valeur pour les grandes manifestations locales. Pour autant tous les amateurs de baskett-ball se souviennent de cette immense toile aux couleurs du mouchoir, déployée lors de la finale du championnat de France de 2011. Il est devenu indissociable d'une ville et d'un territoire. Pour finir, Jean-Joseph Chevalier montre comment ce mouchoir rouge de Cholet, dont les dimensions, les couleurs en disent déjà long sur ses usages, est devenu un vecteur de communication à lui tout seul. Il retrace toute une histoire du Choletais, dans un style agréable et une documentation variée et de qualité.

Anne ROLLAND-BOULESTREAU

STEEL, David, *Émile Souvestre. Un Breton des lettres, 1806-1854*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2013, 324 p.

Après un assez long purgatoire, qui contrastait avec la renommée qui avait été la sienne de son vivant et, plus encore, dans les décennies qui avaient suivi sa mort prématurée, Émile Souvestre a refait surface, ces dernières années, à l'initiative de plusieurs chercheurs spécialistes de l'histoire des idées ou de la littérature populaire bretonne, au premier rang desquels les Barbél Plötner-Le Lay, editrice, avec Nelly Blanchard, des actes du « colloque du bicentenaire », organisé à Morlaix en 2006 (*Émile Souvestre, 1806-1854. Écrivain breton porté par l'utopie sociale*, Brest, CRBC, 2007). Mais, évidemment, tout n'avait pas encore été dit sur le compte de

cette haute figure des lettres bretonnes, et il restait beaucoup à faire tout à la fois pour synthétiser et compléter les connaissances existantes, tant en ce qui concernait l'homme que l'œuvre. C'est ce à quoi s'est employé David Steel, déjà connu des lecteurs des *Annales* pour avoir publié il y a peu la correspondance entre Souvestre et son ami rennais Turquétty (voir le compte rendu de Pascal Burguin, *ABPO*, 119/4, 2012, p. 158-159).

À l'exception du chapitre 11, D. Steel suit, d'année en année, le fil de la vie de Souvestre, depuis sa naissance à Morlaix en 1806 jusqu'à sa mort intervenue brutalement en 1854 non loin de Paris. Son enfance et son adolescence sont l'objet du premier chapitre. L'auteur y brosse le portrait de la famille Souvestre, et spécialement du père du futur écrivain, Jean Baptiste, ingénieur de son état et de convictions manifestement progressistes. À l'âge de 12 ans, le jeune Émile est envoyé au collège de Pontivy, l'un des trois collèges royaux bretons du temps ; il y passe cinq années, au cours desquelles il fait la rencontre d'Ange Guépin, le futur réformateur social, et en est finalement exclu, en 1823, en raison de son comportement, jugé subversif. Commence alors une période de formation au sens large du terme, qui dure une dizaine d'années et fait l'objet des cinq chapitres suivants. Matériellement, l'unité de cette période est signalée par le fait que Souvestre vit pour l'essentiel en Bretagne : deux brefs séjours à Paris mis à part, il se fixe successivement à Rennes, où il fait son droit, ensuite à Nantes, enfin à Brest. C'est l'heure de rencontres décisives pour sa carrière en germe, comme celle du Nantais Camille Mellinet, le fondateur du *Lycée armoricain* ou bien encore du Parisien – d'adoption – Edouard Charton, saint-simonien et bientôt fondateur du *Magasin pittoresque*, qui fera tant pour faciliter sa réussite dans la capitale. Afin de vivre et faire vivre la famille qu'il a fondée au début de la monarchie de Juillet, Souvestre cumule alors les activités : il dirige des journaux, ainsi la *Revue de l'Ouest* – qui a absorbé le *Lycée* – puis le *Finistère*, il se fait enseignant, à Nantes et à Brest, enfin, bien sûr, il commence à écrire et publier. Ses textes, s'ils sont d'une grande variété de nature et de contenu, font vite une place de choix à la culture et aux traditions bretonnes, qu'il entreprend d'ailleurs de préserver personnellement en collectant des chants et des contes. Voilà qui ne peut que piquer la curiosité d'une bourgeoisie romantique en train d'inventer le patrimoine ; la prestigieuse *Revue des deux mondes* accepte d'ailleurs de publier son article intitulé « La Cornouaille » en 1834. En ce milieu des années 1830, le succès assurément se profile. L'intéressé en est d'ailleurs très conscient qui écrit peu après à son ami Guépin que ses « affaires littéraires vont au mieux » et qu'il a conscience d'avoir franchi un « barrage » en ce domaine.

Souvestre quitte significativement la Bretagne peu après. Il n'y vivra plus jamais à demeure. Après un bref crochet par Mulhouse, objet du chapitre 7, il revient s'établir à Paris, en 1836. Là, tout près des hommes et des institutions qui comptent, il va employer le reste de son existence à consolider une position désormais confortable et, partant, privilégiée dans le monde des lettres. Dans les chapitres 8, 9, 10 et 12, D. Steel décortique sa production et montre que celle-ci prend trois formes principales. Premièrement, des textes à visée ethnographique consacrés à la Bretagne, tels *Les Derniers Bretons*, paru entre 1835 et 1837 et qui trouve immédiatement son lectorat, ou encore, publié en 1845, *Le Foyer breton*, une anthologie de contes populaires mâtinée de surnaturel que D. Steel considère comme « un des livres la plus réussis de Souvestre » (p. 217). Deuxièmement, des pièces de théâtre – des drames comme des vaudevilles ; elles sont particulièrement nombreuses : deux à trois d'entre elles sont montées chaque année entre 1837 et 1851. Troisièmement, enfin, des romans que l'on peut qualifier de sociaux, c'est-à-dire des récits qui, à l'image des *Deux misères* ou bien des *Confessions d'un ouvrier*, parus respectivement en 1843 et 1851, entendent non seulement décrire mais aussi dénoncer la misère populaire et qui misent

pour ce faire sur une description aussi réaliste que possible de la condition des plus humbles. Idéologiquement, ce qui se dégage de cette production foisonnante, c'est le singulier mélange d'un attachement à la tradition ou, plus exactement sans doute, d'une grande sensibilité au temps qui passe, dont témoigne emblématiquement la récurrence du *topos* du foyer, lieu de la transmission et de la perpétuation des identités, et, d'autre part, d'un authentique progressisme social attesté au premier chef par l'importance accordée par Souvestre à l'instruction, notamment ouvrière. Cela pose *ipso facto* la question de son positionnement politique. On le sait, il a été très influencé par le saint-simonisme au début de sa vie adulte ; à lire D. Steel, il semble qu'il en ait quelque peu répudié par la suite l'optimisme rationaliste. De fait, l'attitude qui est la sienne sous la Deuxième République invite à le regarder avant tout comme un républicain avancé : quand il se présente aux élections à la Constituante, à Morlaix, au printemps 1848, c'est nanti d'un programme associant réforme de l'instruction publique et amélioration du sort des travailleurs ruraux ; battu, il revient à Paris et poursuit son action sur un autre mode, en dispensant cours et conférences publics. À la manière d'une loupe grossissante, la parenthèse quarante-huitarde aura eu ainsi l'heureux effet de mettre en lumière les sentiments politiques de Souvestre, du moins du Souvestre quarantenaire. Tout cela, bien sûr, fait beaucoup d'idées. Et c'est bien ce qu'en littéraire, D. Steel reproche pour finir à l'écrivain Souvestre : son didactisme, son moralisme, par leur omniprésence, leur lourdeur même, auraient brimé chez lui l'art d'écrire. « Il ne se montra pas suffisamment artiste » (p. 295), conclut-il lapidairement. Sans doute. Souvestre a d'ailleurs eu connaissance de cette accusation, que plusieurs de ses contemporains, Gautier en tête, ont portée contre lui et qui l'a de toute évidence piqué. On peut néanmoins supposer qu'elle n'a guère altéré chez lui le sentiment légitime d'avoir conquis, à force de travail et d'entregent, une indiscutable notoriété littéraire, en somme d'avoir réussi.

Si riche d'informations soit-il, ce livre laisse, la lecture terminée, un sentiment mitigé. D'un côté, le lecteur ne peut que louer le minutieux travail d'érudition accompli par D. Steel. Particulièrement précieux est l'inventaire des publications de Souvestre des p. 301-308. D. Steel connaît fort bien, du dedans pourrait-on dire, l'œuvre qu'il étudie, ce qui était indispensable pour en décrire le déploiement, attendu la fréquence avec laquelle Souvestre l'a retravaillée, refondant, réécrivant, republiant constamment certains de ses textes. De l'autre, le lecteur sera saisi par plusieurs regrets. Le grand nombre de coquilles et d'impropriétés d'abord. Ensuite, ce qui ne laisse pas de surprendre dans un ouvrage publié dans une collection dédiée aux études historiques, la quasi-absence de références aux sources archivistiques. D. Steel affirme d'entrée de jeu que « les traces documentaires de [la] vie [de Souvestre], à la plupart des périodes, sont rares, sinon inexistantes » (p. 13). Est-ce bien sûr ? Après le tour de force accompli par Alain Corbin (*Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu (1798-1876)*, Paris, Flammarion, 1998), l'historien dix-neuviémiste serait très surpris que les archives ne fassent nulle part mention de l'activité d'enseignant de Souvestre, pour ne prendre que cet exemple. D'ailleurs, à un autre sujet, celui de la candidature de Souvestre en 1848, Laurent Le Gall vient d'administrer la preuve que de telles traces existent bien (*L'électeur en campagnes dans le Finistère. Une Seconde République de Bas-Bretons*, Paris, Les Indes savantes, 2009, p. 88-92). Enfin, on ne peut qu'être surpris que D. Steel n'ait mobilisé aucun des questionnements travaillés depuis plus ou moins longtemps par les spécialistes de l'histoire sociale et culturelle de la littérature du premier XIX^e siècle pour structurer sa démonstration, qu'il s'agisse de la problématique classique du « sacre de l'écrivain » à l'époque romantique, ou bien de celle, plus récente, de l'émergence des savoirs sociaux sous les monarchies censitaires, émergence à laquelle ont puissamment collaboré les écrivains, ainsi que

l'a bien montré Judith Lyon-Caen (*La lecture et la vie. Les usages du roman au temps de Balzac*, Paris, Tallandier, 2006) et qui eût peut-être permis de penser l'œuvre de Souvestre à l'aune d'une nouvelle cohérence. En résumé, D. Steel nous livre un travail utile mais qui n'épuise visiblement pas son sujet.

Jean LE BIHAN

BOURLET, Mickaël, LAGADEC, Yann, LE GALL, Erwan, *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2013, 250 p.

« La petite patrie est un espace aimable et protecteur, intermédiaire entre la famille et la société, au sein duquel l'individu s'épanouit et se développe. Pour ce qu'elle évoque de quiétude maternelle, elle se distingue de la Grande Patrie, également féminine, certes, dans l'appellation, mais plus altière, plus guerrière, plus virile en dernière instance », écrivait Anne-Marie Thiesse en décrivant la façon dont l'institution scolaire de la III^e république lisait ces deux représentations qui, liées entre elles dans l'éducation des enfants, pouvaient permettre une éducation civique dans le cadre d'un enseignement de masse (*Ils apprenaient la France : l'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, éd. de la MSH, 1997, p. 7-8).

Cet ouvrage publié sous la direction de Michaël Bourlet, Yann Lagadec et Erwan Le Gall, livre une réflexion originale sur une étape de l'émergence de la question régionale, celle de la Grande Guerre, pendant laquelle le lien entre petite patrie et grande patrie est particulièrement questionné. Dans une introduction programmatique, les auteurs rappellent que la région demeure un angle mort de la recherche et inscrivent leur réflexion dans la continuité des travaux d'Anne-Marie Thiesse, Jean-François Chanet, Christian Bougeard. L'approche régionale s'avère riche d'enseignements car elle décentre le regard en permettant de quitter une lecture uniquement nationale, globale, traitant des phénomènes majeurs étudiés jusque-là. Les auteurs reviennent à juste titre sur la définition même des contours d'une région au début du xx^e siècle. Il ne s'agit pas de travailler sur des « pays » ni sur des régions qui seraient calqués sur un schéma administratif très contemporain. Les vestiges culturels des anciennes « provinces » demeurent toutefois dans l'identité des corps d'armée dont l'assise territoriale, la région militaire, recoupe partiellement des découpages administratifs de l'Ancien Régime. Un sentiment d'appartenance précédant souvent le sentiment national se maintient en effet dans l'usage des patois, dans la chanson, la toponymie, la mémoire. Les auteurs font émerger dès lors l'idée d'identités territoriales, ne correspondant à aucune entité administrative, mais vécues comme une entité culturelle.

L'interrogation porte sur diverses échelles : si la part belle est accordée au cas breton, le but de l'ouvrage est d'engager une comparaison intra nationale, avec une étude sur le Nord (Mikael Bourlet), l'Alsace-Lorraine (Raphaël Georges), sur les territoires à l'identité moins marquée comme la Basse-Normandie (Jérémie Hallais) ; la troisième partie, comprenant des contributions sur le Québec (Carl Pépin) et la Nouvelle Zélande (Nathalie Philippe), invite à une comparaison internationale sur les minorités d'Autriche-Hongrie, d'Italie, ou encore la question irlandaise.

Outre les apports au débat, les travaux proposés offrent un point de vue méthodologique très enrichissant. Depuis l'étude quantitative inspirée des travaux de Jules Maurin, réalisée avec une grande précision par Jérémie Hallais sur les conscrits de Granville, jusqu'à l'analyse des images issues des collections de l'ECPAD (Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense)